

Avant, les créateurs formaient comme une colonne vertébrale. En 2023, leur nombre a explosé.

Exception faite de stars, quelle est l'espérance de vie d'un YouTubeur ?

Créer du contenu régulièrement peut devenir rébarbatif, que ce soit du divertissement ou du lifestyle. A chaque créateur, sa communauté, qui attend un truc précis. Certains ont réussi à proposer de nouveaux contenus. D'autres, en cherchant du neuf, ont été lâchés par leur communauté.

De la réussite d'une caste limitée, on a tendance à faire une généralité ?

Clairement. Parmi les invités du Royaume en 2023, la moitié vit très bien, grâce à la monétisation YouTube, aux partenariats commerciaux avec les marques et à leur participation à des événements. Cela dit, même avec 4 millions d'abonnés YouTube, Le Grand JD ne roule pas sur l'or. Dans son cas, les coûts de production sont importants.

Alors, à quoi servent vraiment les créateurs de contenus ?

La réponse reste simple : pour le divertissement.

Les aînés ont une vision trop négative des YouTubeurs ?

Qui est due à la consommation de leurs enfants, leur dépendance au téléphone. Cette critique était moins forte en 2017, elle s'est accentuée depuis 2019. On arrive à certaines limites, à ne pas dépasser pour que les gens se sentent dans un bon équilibre.



Le Grand JD visite la maison qui a servi de cadre au film d'horreur

« **The Conjuring** ». © DR.

ABONNÉS



Sur notre site, une vidéo d'Amixem et les liens vers les chaînes YouTube de Tibo InShape, l'Atelier de Roxane et Le Grand JD.

« totalement infondée »

quelles mains ou dans quelles concentrations de pouvoir se trouvent les intelligences artificielles. Ce qui nous manque, ce sont des scénarios positifs. Des scénarios sur la manière dont l'intelligence artificielle pourrait améliorer notre vie, sur la manière dont nous pourrions l'utiliser pour développer le social ou l'être humain en général – au-delà des fantasmes post-humanistes. Pour l'instant, nous nous épuisons dans des guerres de tranchées, nous voulons sauver un peu de cette spécificité humaine. On considère que l'esprit humain est menacé, que ce soit dans le journalisme ou dans la musique, par exemple. Pour ma part, je pense que cette peur est totalement infondée.

La peur de voir disparaître le caractère unique de l'être humain n'est pas fondée ?

On peut dire très clairement que la machine remplit toujours une fonction. En ce sens, elle n'est pas comme une autre personne, pour moi, elle n'est pas une fin en soi. La machine n'est pas un « tu », mais un « ça ». Ce qui est passionnant, c'est de savoir quelle est l'importance ou l'influence de ce « ça » sur notre vie. Je pense que c'est à ce moment-là que le malaise apparaît. Lorsque nous voyons que nous dépendons davantage de la machine, qu'elle nous contrôle, qu'elle nous évalue. Or, la machine ne fait pas tout ça dans son propre intérêt ; derrière elle se trouvent des entreprises, des entreprises derrière lesquelles se trouvent des êtres humains. Cette peur se situe donc au mauvais endroit.

Comparé à une machine, l'être humain

est intrinsèquement imparfait, ce que le philosophe Günter Anders qualifiait déjà, en 1956, de « décalage prométhéen ». Pouvez-vous comprendre la « honte prométhéenne » qui en résulte ?

La manière dont nous traitons les machines n'a absolument rien à voir avec la honte, au contraire. Nous alimentons nous-mêmes en données toutes sortes de choses, nous nous modifions à l'aide de filtres, nous adaptons notre mode de vie aux exigences numériques. Et ce, bien que la plupart d'entre nous ne sachent pas vraiment ce qu'ils font, qui reçoit les données et comment fonctionnent nos équipements techniques. Nous sommes donc un peu à la merci des autres. Et nous nous livrons volontairement. Car nous sommes stimulés aux bons endroits.

Et c'est là que l'homme se surestime ?

Se surestimer, c'est aussi avoir le sentiment de pouvoir contrôler toutes ces choses. Nous pensons être conscients de tout cela. Or, diverses applications sont conçues de façon à exploiter des points de déclenchement tels que le circuit de la récompense du cerveau. C'est donc l'individu à un niveau très basique qui est concerné. Et à ce stade, croire que l'être humain, doué de raison, peut parfaitement contrôler tout cela relève effectivement de la surestimation. La protection de cet aspect humain est un point important qu'il convient de prendre en compte afin de mettre en place les bonnes réglementations dans le domaine de l'intelligence artificielle.

On pourrait donc déjà affirmer, au vu de sa surestimation de soi, que l'homme est un être imparfait.

Ce n'est pas un être imparfait. Il fait des erreurs. Il a des faiblesses de caractère plus ou moins légères. En tout cas, j'argumenterais très fortement contre cette idée d'être imparfait, car elle présume que je sais ce qui n'est pas un être imparfait, qu'il existe quelque chose d'absolu auquel je peux me mesurer. Le fait que cela n'existe pas est justement ce qui est passionnant chez l'être humain. On ne peut pas le mesurer.

D'un côté, il y a la peur de voir l'homme devenir un modèle en voie de disparition, et de l'autre, l'espoir que l'homme gagne en liberté grâce

aux progrès technologiques. De quel côté penchez-vous ?

Je ne suis pas sûre que l'homme gagne en liberté grâce aux intelligences artificielles. J'ai plutôt l'impression que nous devenons volontairement dépendants, notamment des technologies. Et c'est tout à fait logique. Ainsi, j'atteindrai plus rapidement l'endroit voulu si j'active Google Maps. J'essaie donc, avec l'aide de la technologie, d'être moins sujet aux erreurs lorsque je prends des décisions. Cela ne veut pas dire que ces décisions sont bonnes et satisfaisantes, mais elles sont efficaces. Je perds toutefois d'autres choses si je me fie exclusivement aux intelligences artificielles, notamment une certaine forme de spontanéité qui m'amène à découvrir des choses inattendues.

L'intelligence artificielle peut-elle aussi stimuler les capacités humaines ? Vous parliez tout à l'heure du développement du social.

La question est de savoir s'il existe une possibilité de devenir plus social grâce aux progrès de l'intelligence artificielle. Par exemple, en voyant ce qui reste comme particularité ou comme disposition de l'être humain. Peut-être que les services, l'éducation, la formation, la culture et les soins sont précisément les domaines qui nous caractérisent en tant qu'êtres sociaux et politiques. Dans ce cas, toutes ces activités, que nous avons très longtemps méprisées, pourraient soudain prendre une tout autre signification, car elles prendraient au sérieux la vulnérabilité à laquelle nous sommes tous exposés.

« Les valeurs doivent changer, être réévaluées »

A la façon de Nietzsche, vous considérez les êtres humains de notre époque comme les « derniers hommes ». En quoi se distinguent-ils de la « dernière génération » ?

Nietzsche n'utilise pas ce terme dans le sens où l'humanité disparaîtrait après ces derniers hommes. Il entend par là un état d'esprit extrêmement problématique qui doit changer. En ce sens, il est intéressant que ceux qu'on appelle la dernière génération choisissent également cette description provocatrice. Eux non plus ne seront pas les derniers. Peut-être les derniers à grandir dans ces circons-

tances, dans ce confort, dans cette prospérité. On ne peut en tout cas pas lire Nietzsche dans le sens d'une catastrophe écologique, mais plutôt dans le sens d'une attitude spirituelle. Les valeurs doivent changer, être réévaluées. Cela correspond en fait très bien à ce que demandent ceux qu'on appelle la dernière génération. La « dernière génération » pense qu'ils appartiennent à la dernière génération encore capable « d'arrêter l'effondrement total de la Terre ». Cela coïnciderait-il encore avec la pensée de Nietzsche ? Non, parce que les derniers hommes chez

Nietzsche sont ceux qui ne se rendent compte de rien. Plus personne ne ressent plus rien, plus personne n'a de rapport avec l'autre. En ce sens, nous pouvons déjà nous sentir pris au piège, car cette caractérisation correspond bien à l'organisation de notre société. La beauté sauvera le monde, dit Dostoïevski. Pensez-vous que la vulnérabilité sauvera l'être humain ? Je suis devenue très sceptique quant à l'utilisation du mot « sauver ». Il y a toujours un aspect religieux, il y a toujours quelqu'un qui sait mieux que les autres. La reconnaissance de sa vulnérabilité peut toutefois aider à mieux se situer. Non seulement au sein de la société, mais aussi dans la perspective des changements nécessaires sur le plan écologique et de l'adaptation aux nouvelles technologies. Il est impossible de se tenir totalement à l'écart de ces questions en tant qu'individu, car nous sommes tous concernés. Ainsi, la capacité à se reconnaître soi-même et, dans la foulée, à interpellier la politique peut très bien changer les choses. Donc, changer oui, sauver non. D'autant plus qu'aucun sauvetage n'est nécessaire.

A.S.R.